

connu. On peut donc croire qu'il se trouvait des inscriptions semblables un peu partout. En tout cas, Paul, qui avait pu voir au Pirée les sanctuaires de Jupiter Victorieux, de Minerve Protectrice, de Vénus de Cnide, les statues du peuple d'Athènes et de ses grands hommes, les tableaux représentant les victoires nationales, paraissait n'avoir été frappé sur son chemin que de ces pierres étranges où, dans une vague et générale aspiration de l'âme humaine vers un Dieu meilleur, sa foi trouvait une place acceptable pour le Dieu de l'Évangile.

Les tombeaux de Ménandre et d'Euripide, aux portes de la ville, le célèbre mausolée élevé par Praxitèle à un guerrier sans nom, ne dirent à peu près rien à cette grande âme toute préoccupée d'un monde supérieur. Tant de statues encombrant sa route lui révélaient surtout un monde voué à l'idolâtrie; et ce que nous savons de ses impressions, c'est qu'en entrant dans Athènes il ne put se défendre d'un douloureux frémissement et d'une sainte indignation.

Au reste, Athènes alors était loin de l'époque glorieuse de Périclès. Après les désastres mal réparés de la guerre du Péloponèse, elle était passée de la domination macédonienne sous celle des Romains. Sylla l'avait complètement ruinée. Elle demeura quelque temps l'asile des lettres, des sciences et des arts, mais vers le milieu du premier siècle de notre ère, Alexandrie et Tarse se mirent à lui disputer cette suprême gloire. Elle ne fut même plus la

capitale de la province d'Achaïe, et Corinthe avait pris sa place. Est-ce pour relever son prestige évanoui qu'elle multipliait de jour en jour le nombre de ses dieux, de ses idoles et de ses superstitions? On est étonné, et un juif dut l'être bien davantage, du nombre d'autels et de temples qui la couvraient à cette époque. Pausanias, qui la visita cinquante ans après Paul, nous en a fait un tableau si plaisant qu'il dégénère en confusion.

C'est probablement par la Porte Sacrée, à côté du Dipylum, que l'Apôtre entra dans la ville. S'il voulut savoir le nom et la destination du premier édifice qu'il trouva devant lui, on dut lui dire que c'était le Pompéion, où les prêtres tenaient en réserve tout ce qui servait soit aux Panathénées, soit aux *théories* allant vénérer les mystères de Cérès. De là, en effet, partaient dans des directions inverses, la voie sacrée d'Éleusis et la grande rue des Portiques ou des Bronzes. Celles-ci, à travers le riche quartier du Céramique ou des Tuileries, aboutissait à l'Agora. C'est pour cela sans doute que souvent ces deux noms, Céramique et Agora, se prennent l'un pour l'autre.

Il nous est agréable de commencer la visite d'Athènes par cette porte célèbre qui vit arriver Paul il y a plus de dix-huit siècles. Nous n'en étions pas loin quand nous sommes sortis de la gare. C'est, en effet, à l'église de la Sainte-Trinité, au nord-ouest de la station, que nous prions le cocher de nous conduire. Elle a été bâtie sur un monument ancien, peut-être, d'après M. Lenor-

mant, sur le tombeau d'Anthémocrite, le messager athénien qui fut tué par les Mégariens auxquels il allait reprocher d'avoir labouré les terres sacrées d'Éleusis. En tout cas, de récentes fouilles prouvent que nous sommes au point de jonction des voies antiques qui, venant du Pirée, d'Éleusis et de l'Académie, étaient ornées, sur leur parcours, de ces fameux monuments funèbres où la patrie écrivait les gloires de ses meilleurs citoyens, et surtout des soldats morts à l'ennemi. Le musée national en a fait une abondante moisson, mais beaucoup y sont encore en place.

Le premier qui attire nos regards est celui d'un jeune homme de vingt ans, Dexileus, fils de Lysanias, déjà inscrit sur le monument élevé par la république aux braves morts à Corinthe et à Coronée (394-93 av. J.-C.). Il fut l'un des cinq qui se distinguèrent par leur bravoure. L'artiste l'a représenté sur son cheval de bataille, frappant de sa lance un ennemi terrassé. La lance et une partie de l'équipement du cheval étaient de bronze. Des traces encore visibles font supposer que le guerrier portait un casque de même métal. Dexileus est ici au milieu des siens, Lysias son frère, Melitte et Calliphanès ses sœurs, Nausistratus son beau-frère, Lysanias et Callistrate autres membres de sa famille.

L'édicule en marbre, dont la peinture est complètement effacée, fut le tombeau d'Agathon, fils d'Agathocle. Un troisième, mieux conservé, laisse lire le nom de Dionysius et a un taureau sur pié-

destal. Le chien molosse qui vient ensuite constituait peut-être les armes parlantes d'un mort qui s'appela Cuniscos. Une stèle de Ménès d'Argos, les tombeaux de la famille de Dioclès, du tragédien Macareus et de Pythagore de Selymbria, attirent successivement notre attention.

C'est à quelques pas de ce dernier monument, qu'on vient de mettre à jour des restes de l'antique mur d'enceinte et une porte que l'on identifie avec la Porte Sacrée. L'édifice dont on voit les arase-ments à gauche en entrant n'était-il pas le Pompéion? En tout cas, la tour qui fut à quelques pas de là fit partie du Dipylum, et ici même aboutissait la grande artère conduisant au centre de la ville. Cette artère ou *dromos*, véritable corso d'Athènes, allait droit à l'Agora, qu'il ne faut en aucune façon chercher au sud de l'Acropole, mais au nord.

Au sud, en effet, Pausanias ne mentionne que des temples, le théâtre et la ville d'Adrien. C'est au nord que les paysans, venant, pour la plupart, de l'intérieur des terres, arrivaient tout d'abord. C'est là aussi que le terrain, moins accidenté de collines, permettait de grouper plus aisément des édifices publics autour d'un marché central. A découvert, mais à l'ombre des platanes ou des tentes qu'ils dressaient, les vendeurs y offraient leurs marchandises aux promeneurs. Ils y étaient même classés par groupes, et l'on savait où se vendaient l'ail, les oignons, l'encens, les épices, les herbes fraîches, les articles de toilette, en un

mot, les produits de chaque industrie. Le jour où le peuple avait besoin de l'Agora pour une réunion solennelle, les marchands devaient plier leurs boutiques et l'évacuer provisoirement.

La domination romaine maintint le forum où elle l'avait trouvé, et rien ne prouve que les Francs, les Vénitiens ou les Turcs aient songé à le déplacer. Il faut donc le chercher avec les souvenirs de Démosthènes, d'Alcibiade et de Périclès à peu près là où est le bazar actuel, c'est-à-dire dans le bas-fond qui se dessine au-dessous du temple de Thésée, au nord de l'Aréopage et de l'Acropole. En allant voir ce qui en reste, nous sommes à peu près sûrs d'y trouver, comme au temps de Théophraste, les bons bourgeois athéniens achetant encore leurs herbes au marché.

Il semble, d'après Pausanias, qu'en suivant la grande rue du Céramique on atteignait d'abord à droite, et probablement à l'entrée de l'Agora, le Portique Royal. Je suppose que le Gymnase de Ptolémée devait être à gauche, fermant la partie septentrionale de la place publique et presque contigu au portique d'Attale. Athènes, tout en supprimant la royauté, avait conservé le titre de roi à l'un de ses archontes, et l'on appelait royal le portique sous lequel ce magistrat rendait la justice. Parmi les statues célèbres qui en ornaient l'intérieur, on admirait surtout Thésée jetant Sciron dans la mer, l'Aurore enlevant Céphale, Conon, Timothée, son fils, et quelques illustres Athéniens, enfin Jupiter libérateur.

Au delà s'ouvrait le portique des Douze-Dieux, avec des peintures glorifiant le peuple et quelques héros tels que Thésée et Gryllus, fils de Xénophon. Deux temples, celui d'Apollon Patroüs et un sanctuaire de la Mère des Dieux achevaient d'embellir le côté occidental de l'Agora jusqu'au Bouleutérion ou Sénat, qui se trouvait au sud, en face de la belle rue se dirigeant entre l'Aréopage et l'Acropole, par des ramifications diverses, vers les Propylées, le Pnyx, les temples répandus au sud de la ville et le théâtre. Peut-être est-ce dans cette rue que se trouvaient plus particulièrement groupés ces hermès célèbres, sorte de gaines à tête de Mercure, avec sentences propres à encourager à la vertu. Sur l'un d'eux on lisait : *Ne viole pas les lois de l'amitié*. Sur un autre : *Suis en tout la justice*, la même recommandation que Paul fait à Timothée dans les deux lettres qu'il lui adresse. Avait-il lu ici cet aphorisme de la sagesse antique, qu'il complète en recommandant d'y joindre les vertus surnaturelles, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur ? C'est possible. En tout cas, il dut saluer comme un rayon d'espérance ces lueurs éparses de vérité, que la philosophie avait fait jaillir du fond de la conscience humaine. N'étaient-elles pas la pierre d'attente ménagée par la Providence pour asseoir les doctrines nouvelles qu'il apportait à un monde déchu et découragé. Comment, en effet, aurait-il essayé d'imposer à la philosophie grecque l'autorité des prophètes et d'une révélation qu'elle ne connaissait pas ? De tous

ces portiques, de ces temples, de ces hermès pas plus que du Tholus, ce Dôme où les prytanes allaient prendre leur repas et offrir des sacrifices pour la république, il ne reste absolument rien. Tout est sous terre, et il faut un hasard, des fondations que l'on creuse, une rue que l'on perce, pour le découvrir.

Au levant de l'Agora fut le Pécile, ce portique célèbre par la richesse et la variété de ses ornements, où Zénon fonda avec tant d'éclat la secte stoïcienne. Quelle importante conférence il eût engagée avec Paul, si plus de trois siècles ne les avaient séparés ! L'Apôtre y rencontra des disciples qui ne valaient pas le maître. Il discourt avec eux, et on sait comment ils l'invitèrent à monter à l'Aéropage pour s'y expliquer publiquement sur sa doctrine.

Ce qui ressort très nettement du livre des Actes, c'est que Paul, en contact avec les Athéniens, éprouva une profonde déception. Il n'avait pas prévu que la ville la mieux formée à l'école des grands philosophes fût la plus adonnée à l'idolâtrie, et nous le voyons, dans son zèle impatient, s'en prendre aux juifs, aux prosélytes, aux païens, dans la synagogue, sur le forum, partout, afin de jeter sans retard un peu de lumière au sein de si épaisses ténèbres. « Que veut ce parleur ? » disaient les uns. « Il semble qu'il prêche de nouveaux dieux, » murmuraient les autres, car il leur annonçait Jésus et la résurrection.

Au nord du Pécile était le portique d'Attale, dont nous retrouvons les ruines. Ce fut un des

sanctuaires de la science païenne, et Paul s'y entretint peut-être avec les professeurs qui y enseignaient. L'édifice mesurait cent vingt mètres de long et vingt et un mètres de large. Tout défigurés qu'il soit par l'exhaussement du sol et les transformations que lui ont imposées les hommes de guerre et d'église, — sa partie sud-ouest, en effet, était devenue le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Tour (*Panhagia-Pyrghiotissa*), — on peut encore le reconstituer en partie. Il était soutenu par trois travées de quarante-cinq colonnes chacune, celles de l'extérieur étant d'ordre dorique avec cannelures ioniques, tandis que celles de l'intérieur étaient ioniques sans cannelures, avec chapiteaux à palmettes et lotus. Des chambres et de vastes salles y servaient aux maîtres chargés d'instruire la jeunesse. Des décrets que l'on affichait sur l'Agora, et quelques fragments d'architrave avec inscription, récemment trouvés dans des fouilles, ne laissent aucun doute sur la destination réelle de ce monument érigé par Attale II, roi de Pergame, et longtemps confondu avec le Gymnase de Ptolémée, qui fut son voisin.

Le monde des études aussi bien que celui des affaires était donc groupé autour de l'Agora. Quand Adrien voulut doter à son tour la ville d'un nouveau gymnase, il l'établit encore non loin d'ici, vers le levant. Nous le retrouvons, en effet, dans le bazar actuel, à sept mètres sous le sol, vers la caserne de cavalerie. Au milieu de marchands de figues, d'olives noires, de caviar, de tabac, de



Marché de l'huile.

pipes, de miroirs de poche, de vêtements brodés, d'armes incrustées de nacre ou d'argent, nous allons examiner les sept colonnes monolithes qui en restent. Elles sont de marbre cipolin et adossées à une muraille de fort bel appareil. L'édifice mesurait cent trente mètres de long sur quatre-vingt-deux de large. C'était un rectangle entouré de portiques. A l'intérieur il se divisait en plusieurs appartements distincts, correspondant peut-être aux trois édifices dont parle Pausanias, un temple de Junon, un autre de Jupiter Panhellénien et un Panthéon. La petite église, ruinée et presque ensevelie sous terre, dite Mégali-Panhagia, ou la Grande-Sainte-Marie, avait été construite sur l'un de ces sanctuaires.

A quelques pas vers le sud se dressent quatre colonnes doriques, isolées sur une petite place et soutenant un portique. L'inscription qu'on lit sur l'architrave nous apprend que l'édifice, érigé par la munificence de Jules César et d'Auguste, fut dédié à Minerve Archégétis, sous l'archontat de Nicias, fils de Sérapion. Le fronton au-dessus de l'entablement avait à ses angles trois acrotères destinés à servir de piédestal. Sur celui du milieu, qui était le plus large, on avait établi une statue équestre de Lucius César, petit-fils et fils adoptif d'Auguste. A l'entrée du propylée, comme le constate une inscription trouvée au bas d'un piédestal, l'*Inspecteur des marchés*, Dionysius, dont le collègue était alors Quintus Nævius Ruffus, avait élevé une statue à la divine Julia Augusta,

la mère de Tibère. Enfin un large pilastre près du portique contient encore un très intéressant édit de l'empereur Adrien sur la vente et la taxe des huiles. C'est une preuve que nous sommes ici à l'entrée, non pas d'un temple, mais d'un marché. L'importance de la récolte de l'huile dans l'Attique inspira tout naturellement aux empereurs romains la pensée d'élever ce monument pour s'attacher le peuple athénien. L'enceinte était vaste, car elle s'étendait vers le levant jusqu'à la caserne d'infanterie, autrefois une mosquée. On y voit encore en place, au fond de la cour, une ancienne colonne avec son architrave, émergeant à peine d'un mètre au-dessus du sol actuel. Deux autres, parallèles à celle-ci, s'élèvent vers le nord. Le marché de l'huile mesurait environ cent dix mètres de long.

A côté et vers le levant était l'horloge d'Andronicus, qui, avec un triton de bronze pour girouette, marquait la direction des vents, tandis que ses cadrans solaires et une horloge hydraulique marquaient les heures. On dit qu'au pied de cette tour Socrate aimait à donner ses leçons, sans toutefois réussir à régler la vie morale de ses auditeurs, aussi bien que l'horloge réglait les heures de leurs repas. Des figures symboliques sculptées sur la frise indiquaient les huit points de l'horizon. A cette horloge, Paul, plus d'une fois peut-être, a compté les heures alors que seul, dans un milieu étrange et impénétrable, il trouvait les jours longs pour son âme ardente et accablée de tristesse. Avec

impatience il attendait Silas et Timothée, qu'il avait recommandé de lui envoyer sans retard. La belle tour octogonale est enfoncée en terre, et il faut descendre quelques escaliers pour en aborder l'entrée. On y voit les restes des canaux qui servirent à la clepsydre. Les eaux venaient de l'Acropole par un aqueduc dont il demeure aussi des traces. Une petite tour ronde qui se relie à la façade méridionale de l'édifice renfermait une citerne nécessaire à l'horloge hydraulique.

La direction que nous suivons vers l'orient nous conduit à d'autres ruines. Elles sont insuffisantes pour reconstituer l'ancien édifice dont elles marquent la place, et qui, en partie, était resté enseveli sous l'église de Saint-Démétrius-Kataphori jusque vers 1861. Dans les fouilles on a trouvé la preuve irréfutable qu'on était sur l'emplacement de l'ancien Gymnase de Diogène. A côté d'inscriptions concernant les éphèbes, c'est-à-dire les jeunes gens de dix-huit à vingt ans, qu'on préparait aux fonctions publiques, étaient ensevelis les bustes des *Cosmètes* ou professeurs chargés de leur éducation.

Après l'Acropole, toute cette partie de la ville est ce qui nous reste de plus vrai de la vieille Athènes. L'ancienne cathédrale fut-elle bâtie sur le temple de Sérapis? Le fragment de colonnade ionique que l'on voit non loin de là marque-t-il la place de l'Éleusinium? Ce sont des hypothèses. Ce qui est authentique, c'est le monument de Lycistrate, que nous rencontrons en nous rapprochant de l'Acropole. Il indique la direction de la fameuse

rue des Trépieds, qui tournait au levant pour aller rejoindre le théâtre. Ce fut la rue des triomphes artistiques.

Tout chorège qui avait monté ou dirigé un chœur de chant proclamé vainqueur par le peuple au concours du théâtre, obtenait un trépied qu'il était tenu d'offrir à Bacchus. Or c'était ou dans l'intérieur du théâtre ou dans la rue allant du théâtre au dôme des Prytanes dans l'Agora, qu'il devait faire cette offrande. Nous en avons ici un bel échantillon dans le monument élevé, l'an 355 avant Jésus-Christ, par *Lysicrate, fils de Lysitheidès, chorège, quand la tribu d'Acamantis remporta la victoire dans le chœur des enfants. Théon jouait de la flûte, Lysiadès d'Athènes avait formé le chœur. Euainète était archonte.* La petite rotonde en marbre blanc, surmontée d'un fleuron finement travaillé, ressemble à une immense lanterne de six mètres de haut, ce qui lui a fait donner par le peuple le nom de « Lanterne de Diogène ». Elle repose sur un socle carré, en bossage, haut de quatre mètres. Six colonnes engagées dans le mur soutiennent la frise, où Bacchus est représenté guerroyant contre les pirates tyrrhéniens. Au XVII^e siècle on voyait encore dans l'ancienne direction de la rue un autre monument semblable à celui-ci. Les trépieds supportaient d'ordinaire des œuvres d'art très remarquables. Parmi elles on cite le fameux satyre que Praxitèle, sur une ruse de la courtisane Phrynée, déclara être son plus beau travail.

Cette sorte de voie triomphale des chanteurs récompensés passait devant l'Odéon de Périclès, et arrivait au fameux Théâtre de Dionysios ou de Bacchus, ce champ de bataille témoin authentique des plus glorieuses luttes de l'art et du génie. Il fut construit vers l'an 490 avant Jésus-Christ, quand la catastrophe survenue à la représentation de la première tragédie d'Eschyle eut révélé le danger qu'il y avait à grouper un trop grand nombre de spectateurs sur des échafaudages de bois. Embelli après les guerres médiques, il fut seulement terminé sous Lycurgue. Tel qu'il est, il représente les dernières modifications subies au temps d'Adrien. La division en treize compartiments cunéiformes (*κεκλιθεος*) introduite, tout en laissant subsister la trace de la division primitive en dix, selon le nombre des tribus, en est la preuve. Mais il n'en demeure pas moins certain que nous sommes dans la véritable enceinte où le peuple entendit les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Aristophane et d'Euripide. Je ne sais ce qu'éprouva Paul en passant devant l'immense hémicycle, mais on nous pardonnera d'être allés nous asseoir, avec une sainte émotion de littérateurs, M. Vigouroux sur le proèdre de l'*Exégète* ou Interprète des lois sacrées, et moi sur celui du *Hiérophante* ou Président de l'initiation aux mystères d'Éleusis. Nous avons respecté le grand fauteuil du prêtre de Bacchus, qui, dans ce théâtre consacré à son dieu, avait la place d'honneur en face de la scène. Les soixante-sept sièges au bas des gradins, *προεδρία*, sont en